

*Les limites du
Marxisme*

Essai

Michel NEJSZATEN

Table des matières

Avertissement	3
Préambule	4
Introduction	5
1. La politique ("conception matérialiste de l'Histoire")	6
2. L'économie	12
3. La tactique	22
4. La dialectique	24
Conclusion	26

Avertissement

Cet article date d'avril 1986, à une époque où l'auteur était un des responsables d'une organisation marxiste-léniniste dont la particularité était de se distancier du marxisme, tout en s'efforçant de conserver des points de repère. Cette démarche a conduit à l'éclatement du groupe, chacun a poursuivi son chemin de son côté.

Quatorze ans plus tard, devant l'évolution de ce qu'on qualifie "d'économie alternative" (agriculture biologique, énergies douces, médecines douces, éco-construction...), la nécessité de tenir compte du passé se fait sentir. D'une part, des risques de dégénérescence, de soumission aux lois capitalistes apparaissent dans des associations alternatives, d'autre part, des formes semblables à celles du passé – comme les coopératives – sont apparues et gagneraient à engranger le positif de l'Histoire.

L'article comporte une critique théorique du marxisme sous l'angle de la construction d'une société supérieure au capitalisme, le socialisme. Peut-être pourra-t-il inspirer d'autres réflexions théoriques bien indispensables...

Le point de vue général de l'auteur n'est plus le même qu'il y a quatorze ans, mais comme il n'a plus jamais repris la question du marxisme, il laisse au lecteur "un document d'époque".

Ce texte a été légèrement modifié. Il était inséré dans un bulletin intérieur du groupe "Renouveau ouvrier".

Jun 2001

Préambule

Je voudrais préciser ce qu'on entend par "l'essence du marxisme".

Au départ, il allait de soi pour moi qu'on ne se plaçait plus entièrement sur le terrain du marxisme à partir du moment où l'on critiquait plusieurs positions essentielles. Même en tenant compte que nos critiques s'appuyaient parfois encore sur certaines appréciations de Marx lui-même, il fallait bien reconnaître qu'on s'écartait des positions "dominantes" (particulièrement à propos des forces productives-rapports de production et du socialisme). L'indiquer sans équivoque était pour moi simplement et avant tout une question d'honnêteté politique. N'oublions pas que j'ai assez bien connu les "révisionnistes" qui s'intitulaient "marxistes-léninistes" alors qu'ils tritureraient Marx et Engels, les caricaturaient, etc.

Puis, je me suis rendu compte que notre distanciation envers le marxisme se centrait sur quelques points qui revenaient sans cesse et, dès lors, il était possible de commencer à systématiser notre propre position.

Introduction

Il est prématuré de parler de bilan du marxisme, mais on ne peut plus tarder à l'entamer si l'on veut régénérer un mouvement révolutionnaire.

Un petit texte de Lénine écrit en 1914¹ nous servira de guide, parce qu'il résume la théorie marxiste en quelques pages.

Le deuxième titre du principal ouvrage de Marx, *Le Capital*, est "critique de l'économie politique", il révèle quel est l'apport fondamental du marxisme; il s'ensuit que la transition du capitalisme au socialisme reste dans l'ombre. La raison en est simple: le phénomène du capital ne s'était pas assez développé pour qu'on puisse déjà bien déceler les lois de la transition. Il en découle aussi que la critique même du capitalisme concerne son fonctionnement "normal", c'est le capitalisme "pur", abstrait, qui est analysé (voir les hypothèses de départ de Marx); les phénomènes de pourrissement, de réaction à ce pourrissement, qui se réfèrent à d'autres lois économiques sont à peine abordés, puisqu'à l'époque de Marx, le capitalisme prenait seulement son envol.

Cette appréciation du marxisme, qui sera étayée ci-dessous, repose en fin de compte sur les leçons tirées des grandes expériences révolutionnaires (URSS, Chine, Occident) qui ont toutes démontré qu'avec le programme marxiste, on ne parvenait pas à saper les bases du capitalisme, à résorber les grandes divisions du travail.

Empressons-nous d'ajouter que les expériences marxistes ont apporté d'énormes contributions à la solution. En nous reportant ensuite sur la théorie marxiste, on peut mieux la situer et mieux définir les tâches de notre époque.

¹ LENINE, *Karl Marx (Brève notice biographique comportant un exposé du marxisme)*, T. 21, Éd. Sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1960, p. 37 et sq.

1. La politique ("**conception matérialiste de l'Histoire**")

Les classes

L'Histoire est l'histoire de la lutte de classes, estiment Marx et Engels (voir, par exemple, dans le *Manifeste du Parti communiste*). Et il est vrai qu'à l'intérieur du capitalisme bourgeoisie et ouvriers s'affrontent. On sait depuis longtemps que la classe ouvrière est composée de couches différentes, comme les ouvriers de production et les ouvriers d'entretien; d'autres couches assimilées à la classe ouvrière sont plus complexes à définir: les ménagères épouses d'ouvriers, les enfants d'ouvriers... qui n'ont qu'un rapport indirect avec la production censée déterminer les classes en dernier ressort.

Quant aux ouvriers modernes, ils étonneraient Engels qui écrit: *"Le travailleur qui possède une maisonnette d'une valeur de mille thalers n'est plus, il est vrai, un prolétaire, mais il faut être M. Sax pour l'appeler un capitaliste"*². De plus, de nombreux ouvriers exécutent toutes sortes de travaux au noir ou vendent des produits de leur culture, etc. L'ouvrier "pur", n'ayant que sa force de travail, face au capitaliste "pur" est une fiction, bien qu'on ne puisse nier que la lutte entre la bourgeoisie et la classe ouvrière ait donné le ton aux poussées progressistes de la société moderne, et même aux luttes paysannes ou de la bourgeoisie nationale au Tiers Monde.

Mais le passage du capitalisme au communisme, de la société divisée en classes à la société sans classes n'a pas été résolu par la lutte entre la bourgeoisie et les ouvriers. D'après ce que l'on peut observer – on ne peut pas encore s'avancer définitivement –, la transition du capitalisme au socialisme sera un processus de longue durée au cours duquel des formes embryonnaires de classes en voie de disparition se manifesteront. Certaines couches de la classe ouvrière

² F. ENGELS, *La question du logement*, Éd. sociales, Paris, 1969, p. 61.

"marginalisées" dans les régions capitalistes en déclin appellent de nouvelles définitions, parce qu'elles sont en partie exclues des rapports de production capitalistes développés, et il est à prévoir qu'elles agiront en changeant leur statut dans les entreprises et au dehors. Un avant-goût de cette évolution nous est fourni par les ouvriers des coopératives non capitalistes³.

Y a-t-il identité entre les ouvriers des secteurs modernes en expansion et ceux qui essaient de "survivre", qui doivent prendre des initiatives originales pour relever leur région ? L'esclave aux chaînes dorées (pour autant qu'elles soient

³ "À l'intérieur de la vieille forme, les usines coopératives des ouvriers elles-mêmes représentent la première rupture de cette forme, bien qu'évidemment elles reproduisent et ne peuvent pas ne pas reproduire partout dans leur organisation effective, tous les défauts du système existant. Mais, dans ces coopératives, la contradiction entre capital et travail est supprimée, même si les travailleurs ne sont d'abord, en tant qu'association, que leur propre capitaliste, c'est-à-dire s'ils utilisent les moyens de production à mettre en valeur leur propre travail. Elles montrent comment, à un certain degré de développement des forces productives matérielles et des formes sociales correspondantes de production, un nouveau mode de production peut surgir et se développer tout naturellement à partir d'un mode de production donné. Sans le système des fabriques issu du mode de production capitaliste, l'usine coopérative ne pourrait pas se développer, pas plus qu'elle ne le pourrait sans le système de crédit issu de ce mode de production. Ce système de crédit qui constitue la base principale de la transformation progressive des entreprises capitalistes privées en sociétés capitalistes par actions offre également le moyen d'une extension progressive des entreprises coopératives à une échelle plus ou moins nationale. Il faut considérer les entreprises capitalistes par actions et, au même titre, les usines coopératives comme des formes de transition du mode capitaliste de production au mode collectiviste, avec cette différence que, dans les premières, la contradiction est résolue négativement et dans les secondes positivement." (K. MARX, *Le Capital*, livre troisième, T II, Éd. sociales, p. 105-106)

dorées) est-il de la même "famille" que l'esclave rejeté par le maître et qui se libère, qui n'est plus tout à fait un esclave ? Certains phénomènes importants ne s'expliquent déjà plus par la lutte de classe générale entre la bourgeoisie et le prolétariat, mais en terme de lutte de *couches* prolétariennes (traditionnelles) et de *couches* commençant à incarner le travail libéré; toutefois, l'évolution ne se réduit pas à ce schéma (penser, par exemple, aux États-Unis, à la grande diversité entre les régions et dans les traditions; le déclin est un facteur décisif mais non suffisant en lui-même pour définir les couches ouvrières susceptibles de se détacher du capitalisme).

La lutte de classes

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx insiste sur le fait que les ouvriers sont dépendants, aussi dans la jouissance⁴. Et cette aliénation empêche les ouvriers de se libérer par eux-mêmes⁵; le contenu de la lutte de classes entre bourgeoisie et

⁴ "Nous avons vu quelle signification prend sous le socialisme la richesse des besoins humains et, par suite, quelle signification prennent un nouveau mode de production et un nouvel objet de la production: c'est une manifestation nouvelle de la force essentielle de l'homme et un enrichissement nouveau de l'essence humaine. Dans le cadre de la propriété privée, les choses prennent une signification inverse. Tout homme s'applique à créer pour l'autre un besoin nouveau pour le contraindre à un nouveau sacrifice, le placer dans une nouvelle dépendance et le pousser à un nouveau mode de jouissance et, par suite, de ruine économique. Chacun cherche à créer une force essentielle étrangère dominant les autres hommes pour y trouver la satisfaction de son propre besoin égoïste. Avec la masse des objets augmente donc l'empire des êtres étrangers auxquels l'homme est soumis et tout produit nouveau renforce encore la tromperie réciproque et le pillage mutuel." (K. MARX, *Manuscrits de 1844*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 100)

⁵ Voir: Michel NEJSZATEN, *Tactique ancienne et tactique nouvelle*, inédit, avril 1986.

ouvriers ressemble fort à celui de la lutte entre les maîtres et les esclaves, entre les serfs et les féodaux. La différence la plus frappante est qu'aucune nouvelle classe d'exploiteurs ne peut plus se former à côté de la bourgeoisie, ce sont sans doute des couches d'ouvriers plus tout à fait prolétariennes qui seront le principal ferment de la chute du capitalisme. Parlera-t-on encore, pour ce qui les concerne, de "lutte de classes" ? Probablement, mais avec des nuances puisque le contenu de leur lutte se distinguera de la lutte traditionnelle entre ouvriers et capitalistes. En schématisant, on peut prétendre que la lutte traditionnelle a pour objectif "l'égalité", c'est-à-dire qu'elle force les exploiters à "partager" (en URSS et en Chine, il a fallu la révolution pour que les ouvriers bénéficient de quelques droits), alors que la lutte nouvelle réformera les grandes divisions du travail, fera disparaître les bases même du capitalisme.

La révolution idéologique

Un des apports de Mao est la notion de "révolution idéologique" qui approfondit la notion de "révolution politique". Il manque encore la notion de "révolution économique et sociale", c'est-à-dire la nécessité de transformer les forces productives et les rapports de production en tant que base matérielle de la révolution dans tous les domaines de la vie. D'où le rétrécissement des notions de révolution politique et idéologique marxiste.

En dépit de ces limites, la révolution culturelle en Chine a été extrêmement riche en initiatives de masse visant à combattre les grandes divisions du travail et les bases de la "société de consommation"; de plus, comme elle a été déclenchée en réaction à l'expérience marxiste traditionnelle (dégénérescence des partis), elle comporte aussi une

ouverture vers la nécessité d'une rupture plus approfondie, plus complète avec le capitalisme⁶.

Dictature du prolétariat - démocratie nouvelle

Marx estimait que les prolétaires incarnent l'abolition des classes et comme, selon lui, les forces productives présentent potentiellement la réponse aux besoins de tous, il en conclut que le prolétaire prendra le pouvoir et veillera au développement des forces productives dans la direction du communisme. D'où la notion de "dictature du prolétariat" pour assurer la transition socialiste en empêchant la bourgeoisie de restaurer le capitalisme.

Mais le prolétariat formé par les forces productives capitalistes n'est lui-même qu'un agent potentiel de la libération de l'exploitation⁷. Dans les faits, la "dictature du prolétariat" a plutôt servi de transition vers le capitalisme d'État, garantissant certains "privilèges" aux travailleurs (semblables à ce qui existe dans les entreprises publiques en Occident), sous la férule de certaines couches d'intellectuels et d'ouvriers qualifiés.

En réalité, les couches révolutionnaires, appuyées par les exploités, ont accéléré l'évolution de la société en évinçant les retombées les plus rétrogrades et elles ont été ensuite progressivement remplacées par une classe de nouveaux exploités infiltrés en leur sein (ou issus de leurs rangs). Le bilan de ces expériences est positif dans son ensemble, *en*

⁶ Son échec, comme celui de l'Union soviétique, est indiscutable. Des catastrophes ont eu lieu. Mais le déferlement idéologique actuel contre toutes les expériences marxistes occulte ce qui a été positif pour les populations (mai 2001).

⁷ Néanmoins, il n'y a pas grand chose de commun entre le potentiel des forces productives capitalistes et celui des ouvriers; les forces productives dominent les ouvriers pour le compte du capital, les forces productives capitalistes doivent être transformées de fond en comble, les ouvriers doivent "évoluer", changer.

comparaison avec l'évolution du capitalisme, et aussi parce que diverses initiatives socialisantes y ont vu le jour⁸.

La société transitoire au communisme est plus complexe à définir, puisque s'y côtoient les "anciennes" classes et les nouvelles couches en transformation (parmi lesquelles outre les ouvriers, on comptera aussi des employés, des paysans...). Ce ne sera pas à proprement parler le prolétariat qui dirigera, mais les nouvelles couches qui en proviennent, qui sont les mieux préparées *et qui s'élargissent*.

Au Tiers Monde, on risque à coup sûr de retrouver une combinaison des modes de production nouveaux jusqu'aux plus anciens, d'où l'originalité prévisible des modes de transition⁹.

L'internationalisme

Marx et Engels mettaient l'accent sur la "solidarité" entre les ouvriers de tous les pays et sur les devoirs qu'elle entraîne¹⁰.

⁸ Affirmation rapide, lourde de conséquence, dans un monde encore incapable d'établir un bilan objectivement. Je ne devrais sans doute pas parler de "bilan", mais se limiter aux réalisations, aux acquis ayant une portée historique. Révoltes des esclaves, des serfs, des ouvriers, des peuples colonisés, autant de thèmes essentiels (septembre 2001).

⁹ Une société supérieure au capitalisme développera une démocratie plus large – réelle pour la population; cela va de soi, mais mieux vaut le préciser (septembre 2001).

¹⁰ "[...] l'émancipation économique de la classe ouvrière est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen, [...] tous les efforts tendant à ce but ont jusqu'ici échoué faute de solidarité entre les travailleurs de différentes professions dans le même pays et d'une union fraternelle entre les classes ouvrières des divers pays [...]." (*Préambule et statuts de la 1^{ère} Internationale*, in K. MARX et F. ENGELS, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 141)

"[...] *Bien que* le parti ouvrier soit obligé d'agir *pour l'instant* dans les limites des frontières existantes de l'État (le Parti ouvrier allemand n'a

La nouvelle forme d'internationalisme verra probablement une collaboration dans tous les domaines (économique, politique, culturel...) beaucoup moins polluée par des intérêts nationaux relativement puissants comme c'est encore bien souvent le cas¹¹. La lutte dans le cadre national reposera sur des relations internationales étendues et vitales. La "coupure" prévue dans *Le Manifeste du Parti communiste* entre la forme nationale et le fond international sera beaucoup moins nette¹².

2. L'économie

La loi de la valeur et ses conséquences

La loi de la valeur explique de nombreux phénomènes du capitalisme (exploitation, accumulation, apparition des monopoles, baisse tendancielle du taux de profit, crise de surproduction...). Marx est fort attiré par l'aspect social de la valeur, qu'il met en rapport avec la socialisation du capital, et

pas le droit de parler au nom du prolétariat européen, et encore moins d'avancer des choses fausses), il reste conscient des liens de solidarité qui l'unissent aux ouvriers de tous les pays et sera toujours prêt à remplir, comme par le passé, les devoirs que lui trace cette solidarité. De pareils devoirs existent même si l'on ne se considère ni se proclame comme faisant partie de l'Internationale: ce sont, par exemple, les secours en cas de besoin, l'opposition à l'envoi de main d'oeuvre étrangère en cas de grèves, les mesures prises pour que les organes du Parti tiennent les ouvriers allemands au courant du mouvement à l'étranger, l'agitation contre les guerres ou menaces de guerre provoquées par les chancelleries, l'attitude à observer, pendant ces guerres, comme celle que les ouvriers allemands surent observer en 1870-71, de façon exemplaire, etc." (K. MARX et F. ENGELS, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 55)

¹¹ Une esquisse de bilan a été dressée dans *Vérité*, n°1, 1987.

¹² Le mouvement international contre la mondialisation néolibérale ébauche cette nouvelle forme d'internationalisme (septembre 2001).

qui indique que cette société capitaliste est transitoire, précède l'appropriation collective des moyens de production.

Il s'est avéré que l'aspect social est mis entièrement au service de l'aspect privé (privé = l'intérêt d'une minorité d'exploiteurs) et ne peut servir tel quelle une autre société sans être bouleversé radicalement. Marx sous-estime l'aspect nocif de la production capitaliste. Alors que, dans les *Manuscrits de 1844*, il met en cause le rôle des objets dans l'aliénation, il considère dans *Le Capital* et ailleurs que les valeurs d'usage constituent la "richesse véritable".

D'autre part, à l'intérieur même du capitalisme, les monopoles essaient de contourner la loi de la valeur et y parviennent dans une certaine mesure. Ils en reportent les effets sur d'autres couches de la société et provoquent un pourrissement de plus en plus insupportable.

La loi de la valeur marxiste ne saisit pas suffisamment les spécificités des monopoles (comme la "société de consommation", le déclin de certaines régions, les nuisances, etc.) qui ouvrent une brèche par laquelle apparaissent de nouvelles réactions des travailleurs, une activité de masse tendant au contrôle ouvrier. Autrement dit, le marxisme critique le capitalisme "pur" et n'analyse pas la transition au sens large.

S'il faut un jour approfondir la loi de la valeur, ce sera dans l'optique d'examiner comment les capitalistes en détruisent l'aspect social et comment celui-ci renaît sous une forme transformée.

La crise

La crise économique de surproduction est née avec le capitalisme, elle révèle l'aspect social du capital (grande production atteignant la surproduction) et les limites de l'aspect privé (demande solvable trop faible). Dans le fond, elle sert à rétablir la prépondérance du privé sur le social, à éliminer tout ce qui gêne un relèvement du taux de profit. Cela

se fait inévitablement dans la douleur, mais cela se fait. Engels explique que le mode de production se rebelle contre le mode d'échange, les forces productives contre le mode de production. Tout cela est bien vrai, mais tel quel conduit à la conception que la période de crise est spécialement favorable pour faire la révolution, tandis que la période de croissance ne peut être utilisée que pour la préparation. S'il est exact que la période de crise correspond à une période de faiblesse du capitalisme, elle peut aussi coïncider avec une période de faiblesse du mouvement ouvrier qui place ses espoirs dans un nouvel élargissement du capitalisme. En toile de fond de cette conception, une vision "catastrophique" de la crise est parfois présentée¹³.

La crise exacerbe des phénomènes "anticapitalistes" qui ont fait leur apparition auparavant, comme le déclin des régions, elle met à nu l'instabilité foncière du capitalisme (voir Engels sur le programme d'Erfurt) et fait perdre des illusions acquises dans la foulée de la "société de consommation".

Toutefois, la lutte pour la nouvelle société prendra un temps nullement déterminé par la durée de la crise.

¹³ "Ces contradictions provoqueront des explosions, des cataclysmes et des crises au cours desquels les arrêts momentanés de travail et la destruction d'une grande partie des capitaux ramèneront, par la violence, le capital à un niveau où il pourra reprendre son cours. Ces contradictions créent des explosions, des crises, au cours desquelles tout travail s'arrête pour un temps, tandis qu'une partie importante du capital est détruite, ramenant le capital par la force au point où, sans se suicider, il est à même d'employer de nouveau pleinement sa capacité productive.

Cependant, ces catastrophes qui le régénèrent régulièrement, se répètent à une échelle toujours plus grande et finiront par provoquer ce renversement violent." (K. MARX, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Éd. Anthropos, Paris, 1967, T. 2, p. 277-78)

La base économique du socialisme

Ce qui, dans le marxisme, se rapporte à la transition socialiste est le plus faible¹⁴. Cela découle des circonstances même de la formation du marxisme et les insuffisances prennent plus de force à mesure que l'on s'écarte de la critique du capitalisme "pur".

Très tôt, Marx a souligné l'aspect contradictoire des forces productives capitalistes.

"Tous les progrès de la civilisation, c'est-à-dire toute augmentation des forces productives sociales ou, si l'on veut, des forces productives du travail lui-même, n'enrichissent pas l'ouvrier, mais le capitaliste, et ce au même titre que les résultats de la science, des découvertes, de la division et de la combinaison du travail, de l'amélioration des moyens de communication, de l'action du marché mondial ou de l'emploi des machines. Tout cela augmente uniquement la force productive du capital, et puisque le capital se trouve en opposition avec l'ouvrier, tout cela ne fait qu'accroître sa domination matérielle sur le travail. [...]"

Dans sa course éperdue à la forme générale de la richesse, le capital pousse le travail au-delà des limites de ses besoins naturels et crée de la sorte les éléments matériels pour le développement d'une individualité riche, aussi universelle dans sa production que dans sa consommation.¹⁵"

Plus loin, Marx écrit que *"le capital tend à créer cette base qui renferme, de manière potentielle, le développement universel des forces productives et de la richesse [...]"¹⁶*.

¹⁴ Voir la partie consacrée aux forces productives et aux rapports de production in Michel NEJSZATEN, *Capitalisme d'aujourd'hui - Socialisme de demain*, inédit, avril 1984.

¹⁵ K. MARX, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Éd. Anthropos, Paris, 1967, T.1, p. 255-56 et 273.

¹⁶ Ibidem, T. 2, p. 35.

Les termes "éléments matériels" et "potentiel" jettent la confusion, car ils camouflent la nécessité d'un bouleversement.

Lénine, qui fut sans conteste le plus grand des disciples marxistes, relève ces fameux "éléments matériels".

"La socialisation du travail, qui progresse toujours plus rapidement sous mille formes diverses, et qui, pendant le demi-siècle écoulé depuis la mort de Marx, s'est surtout manifestée par l'extension de la grande industrie, des cartels, des syndicats et des trusts capitalistes, et aussi par l'accroissement immense des proportions et de la puissance du capital financier, voilà la principale base matérielle de l'avènement inéluctable du socialisme. Le moteur intellectuel et moral, l'agent physique de cette transformation, c'est le prolétariat éduqué par le capitalisme lui-même." Il poursuit en affirmant aussi que la grande industrie *"n'en crée pas moins la nouvelle base économique sur laquelle s'élèvera une forme supérieure de la famille et des relations entre les sexes."*¹⁷

Lénine élude encore plus le fait que les forces productives sont celles du capital, qu'elles sont aliénantes pour les ouvriers. Pour ce faire, il s'appuie sur un passage du *Capital* qu'il cite dans ce même texte.

"À mesure que diminue le nombre des potentats du capital qui usurpent et monopolisent tous les avantages de cette période d'évolution sociale, s'accroissent la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégradation, l'exploitation, mais aussi la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à

¹⁷ LENINE, *Karl Marx (Brève notice biographique comportant un exposé du marxisme)*, T. 21, Éd. Sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1960, p. 66-67.

un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés.¹⁸

Les bouleversements se ramènent à l'enveloppe qu'on brise, alors qu'il n'est prévu aucun développement *indépendant* de la nouvelle société ou plutôt de ses prémisses; la "socialisation du travail", la "centralisation de ses ressorts matériels" ne constituent pas la base matérielle du socialisme, du moins tant qu'il s'agira du travail capitaliste.

L'expérience historique a montré que l'appropriation des moyens de production par les révolutionnaires ne libéraient pas les travailleurs. Par moment, Marx pressent l'erreur.

"[...] le système du travail salarié est [...] un système d'esclavage et, à vrai dire, un esclavage d'autant plus dur que se développent les forces sociales productives du travail, quel que soit le salaire, bon ou mauvais, que reçoit l'ouvrier.¹⁹"

L'idée que l'ouvrier forgé par le capital ne peut diriger une nouvelle société a aussi été abordée par Engels.

"La gestion sociale de la production ne peut être assurée par des hommes qui, comme c'est le cas aujourd'hui, seraient étroitement soumis à une branche particulière de la production, enchaînés à elle, exploités par elle, n'ayant développé qu'une seule de leurs facultés aux dépens des autres et ne connaissant qu'une branche ou même qu'une partie d'une branche de la production.²⁰"

Le passage le plus prémonitoire se rapporte au rôle de la banque dans une société sans valeur d'échange capitaliste.

¹⁸ Ibidem p. 60.

¹⁹ K. MARX et F. ENGELS, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 39-40.

²⁰ F. ENGELS, *Principes du communisme*, in K. MARX et F. ENGELS, O.C., T. 1, Éd. du Progrès, Moscou, 1970, p. 95.

"Il ressort clairement que la Banque n'est pas seulement l'acheteur et le vendeur universels: c'est aussi le producteur universel. En fait, elle serait, ou le gouvernement despotique de la production et l'administrateur de la distribution, ou un simple comptoir qui tiendrait les livres et les registres pour la société travaillant en commun.²¹"

C'est la première hypothèse qui s'est vérifiée. Le fait même que Marx envisage deux possibilités aussi opposées pour un même type de société montre déjà que sa conception ne rompt pas assez profondément avec le capitalisme.

C'est pourquoi nous nous en tenons à l'*essence* du marxisme et nous rejetons la liaison mécanique entre socialisation capitaliste et socialisme, par l'intermédiaire de "l'enveloppe" qu'il suffirait de briser – on pense aussitôt au poussin qui fait éclater sa coquille. Le jour où l'enveloppe sera brisée, se sera développé à l'intérieur du capitalisme des bases réellement socialisantes, amorçant réellement la libération des travailleurs.

La conception marxiste dominante a d'ailleurs conduit Lénine à adopter une position complaisante à l'égard du "capitalisme monopoliste d'État" (ce que l'économie de l'URSS devint !); si une telle attitude est compréhensible face à la féodalité, elle est inacceptable face au socialisme²².

²¹ K. MARX, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Éd. Anthropos, Paris, 1967, T.1, p. 92.

²² "Et vous verrez que dans un État véritablement démocratique et révolutionnaire, le capitalisme monopoliste d'État signifie inévitablement, infailliblement, un pas en avant vers le socialisme ! Car, si une grande entreprise capitaliste devient monopole, c'est qu'elle dessert le peuple entier. Si elle est devenue monopole d'État, c'est que l'État (c'est-à-dire l'organisation armée de la population et, en premier lieu, des ouvriers et des paysans, si l'on est en régime démocratique révolutionnaire) dirige toute l'entreprise. Dans l'intérêt de qui ? Ou bien dans l'intérêt des grands propriétaires fonciers et des capitalistes; et nous avons alors un État non pas démocratique

La critique marxiste du capital rencontre ici une limite qui l'empêche de prédire comment naîtra le nouveau mode de production et les perspectives marxistes sont entachées d'une certaine tolérance à l'égard d'une forme particulière de capitalisme. Mais le caractère révolutionnaire du marxisme a joué dans le sens d'un dépassement de ces limites, dans certaines régions et dans certaines circonstances, et des apports précieux ne peuvent être négligés.

Le socialisme

Les indications concernant le socialisme sont rares et peu étayées et, par ailleurs, elles n'ont pas tellement servi dans les expériences de construction du socialisme.

Pour Engels, construire le socialisme ne poserait pas de gros problèmes.

révolutionnaire, mais bureaucratique réactionnaire, une république impérialiste.

Ou bien dans l'intérêt de la démocratie révolutionnaire; et alors *c'est ni plus ni moins un pas vers le socialisme*.

Car le socialisme n'est autre chose que l'étape immédiatement consécutive au monopole capitaliste d'État. Ou encore: le socialisme n'est autre chose que le monopole capitaliste d'État *mis au service du peuple entier* et qui, pour autant, *a cessé d'être un monopole capitaliste*. Ici, pas de milieu. Le cours objectif du développement est tel qu'on *ne saurait* avancer, à partir des *monopoles* (dont la guerre a décuplé le nombre, le rôle et l'importance), sans marcher au socialisme. [...]

La guerre impérialiste marque la veille de la révolution socialiste. Non seulement parce que ses horreurs engendrent l'insurrection prolétarienne – aucune insurrection ne créera le socialisme s'il n'est pas mûr économiquement – mais encore parce que le capitalisme monopoliste d'État est la préparation *matérielle* la plus complète du socialisme, l'*antichambre* du socialisme, l'étape de l'Histoire qu'*aucune autre étape intermédiaire ne sépare* du socialisme."

(LENINE, *La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*, O.C., T. 25, Éd. sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1957, p. 388-90)

"Que nos ouvriers en sont capables, cela est démontré par leurs nombreuses associations de production et de distribution qui, là où la police ne les ruinait pas intentionnellement, étaient gérées aussi bien et beaucoup plus honnêtement que les sociétés par actions bourgeoises. 23 "

La première caractéristique de la production socialiste serait, selon lui, la fabrication d'une grande masse de produits. *"Le développement de l'industrie mettra à la disposition de la société une masse de produits suffisante pour satisfaire les besoins de tous.24"*

Le socialisme consisterait à éliminer d'abord *"non seulement l'inhibition artificielle de la production qui existe maintenant, mais aussi le gaspillage et la destruction effectifs des forces productives et des produits [...] 25"*.

La transformation des forces productives n'est pas examinée autrement. La suppression des grandes divisions du travail est vue sous un angle simpliste (voir par exemple le programme d'Erfurt qui fut appliqué ensuite en URSS): gratuité de l'enseignement... et même liaison de l'enseignement avec la production pour éliminer la division entre le travail manuel et intellectuel. C'est dérisoire.

Marx et Engels abordent en divers endroits l'un ou l'autre aspect du socialisme, ce que devient le salaire (il serait fixé par le temps de travail, mais ce calcul n'a pas réussi en URSS et, de toute façon, la question est plutôt comment abolir le salariat sous toutes ses formes); on découvre aussi des remarques intéressantes et éparées sur l'importance croissante des besoins de la communauté (écoles, soins...), la

²³ F. ENGELS à Otto BOENIGK, in K. MARX et F. ENGELS, O.C., T. 3, Éd. du Progrès, Moscou, 1970, p. 516-17.

²⁴ F. ENGELS, *Principes du communisme*, in K. MARX et F. ENGELS, O.C., T. 1, Éd. du Progrès, Moscou, 1970, p. 94.

²⁵ F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Éd. sociales, Paris, 1973, p. 318.

diminution des frais d'administration non liés à la production, etc.²⁶

Ce programme fut réalisé en grande partie en URSS et n'apporta pas les résultats escomptés. Il comporte surtout une centralisation des moyens de production, du crédit, du commerce, etc. et des mesures sociales visant à "civiliser" les ouvriers²⁷. La convergence avec le capitalisme monopoliste d'État est flagrante.

Cependant, si l'on s'en tient aux grandes conclusions, le socialisme et le communisme sont bien caractérisés et restent d'actualité.

"Mais cette activité [dans la sphère de production] constituera toujours le royaume de la nécessité. C'est au-delà que commence le développement des forces humaines comme fin en soi, le véritable royaume de la liberté qui ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur l'autre royaume, sur l'autre base, celle de la nécessité."²⁸

Le tout est de comprendre en quoi le capitalisme échoue dans ses tentatives de répondre aux besoins nécessaires et quel est son apport réel (non la socialisation elle-même, mais bien l'expérimentation par les masses de cette socialisation capitaliste et la possibilité de la détourner, par un long processus, dans une autre direction).

Ce qu'il reste à résoudre est énorme et le marxisme représente un premier pas d'une longue marche; en effet, la société nouvelle transformera *tous* les domaines de la vie pour réduire le rôle du nécessaire, en agissant sur les grandes

²⁶ Voir, par exemple, K. Marx et F. Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 29-32.

²⁷ Voir, par exemple, LENINE, *La catastrophe imminente et les moyens de la conjurer*, O.C., T. 25, Éd. sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1957, p. 347 et sq.

²⁸ K. MARX, *Le Capital*, livre troisième, T. III, Éd. sociales, Paris, 1974, p. 199.

divisions du travail. Parmi les marxistes, une place particulière doit être réservée à Gramsci qui a systématiquement passé en revue de nombreux domaines pour y constater l'influence de la bourgeoisie et pour inciter les révolutionnaires à la reconnaître et à s'en écarter.

Le communisme

Sous le communisme, les classes sont abolies, c'est une des conséquences de la suppression de la division du travail. Alors, l'échange de produits ne porte plus sur des valeurs, mais s'intègre dans des activités déterminées par les besoins et buts collectifs. Ce sont les effets utiles des divers objets d'usage qui orientent le plan²⁹.

Qu'est-ce qui est utile et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Quels sont les besoins et buts collectifs ? Comment faire pour éliminer la division du travail ?

Marx et Engels ont apporté quelques éléments de réponse dont on doit se contenter jusqu'à présent. Ils ne pouvaient en dire plus. C'est à nous de rechercher les lois, plus développées qu'à leur époque, qui mènent au communisme.

3. La tactique

Le programme immédiat

En caricaturant, on peut affirmer que Marx et Engels rangeaient le programme immédiat dans le rayon des accessoires. On connaît bien leurs mises en garde contre

²⁹ "Ce sont, en fin de compte, les effets utiles des divers objets d'usage, pesés entre eux et par rapport aux quantités de travail nécessaires à leur production, qui détermineront le plan. Les gens régleront tout très simplement sans intervention de la fameuse «valeur»." (F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Éd. sociales, Paris, 1973, p. 347)

l'exagération de la lutte syndicale et leurs commentaires désabusés sur les revendications démocratiques³⁰. Ils considéraient le programme immédiat comme un moyen de hâter la disparition du féodalisme et le développement du capitalisme; pour eux, la croissance du capital signifiait la croissance de la classe ouvrière, des "fossoyeurs" du capital.

Par la suite, les réformes sont devenues la principale préoccupation du mouvement ouvrier; les marxistes s'attachaient à "lier les réformes au but final" et fustigèrent les réformistes pour qui "la réforme est tout, le but final n'est rien". En pratique, les révolutionnaires catalysèrent le développement du capitalisme en débordant parfois le cadre de la démocratie bourgeoise, au cours des luttes les plus explosives (grèves générales, révolution soviétique...).

Il y a une sorte de vide tactique. Marx et Engels supputaient l'éclatement des contradictions du capitalisme à court terme et situaient plus la préparation de la révolution dans le domaine de la propagande. C'est pourquoi Lénine et Mao notamment durent chercher des formes de transition (contrôle ouvrier, démocratie nouvelle...) et eurent un apport original à la recherche d'une tactique sapant les bases de la démocratie bourgeoise et favorisant celles du socialisme.

³⁰ "Ses revendications politiques [du programme de Gotha] ne contiennent rien de plus que la vieille litanie démocratique connue de tout le monde: suffrage universel, législation directe, droit du peuple, milice populaire, etc. Elles sont simplement l'écho du Parti populaire bourgeois, de la Ligue de la Paix et de la Liberté. Rien de plus que des revendications déjà réalisées, pour autant qu'elles ne sont pas des notions entachées d'exagération fantastique. Seulement, l'État qui les a réalisées, ce n'est nullement à l'intérieur des frontières de l'Empire allemand qu'il existe, mais en Suisse, aux États-Unis, etc. Cet espèce d'«État de l'avenir», c'est un État bien actuel, encore qu'il existe hors du «cadre» de l'Empire allemand." (K. MARX et F. ENGELS, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 44)

Parti et syndicat

Les partis et syndicats du mouvement ouvrier ont été coincés entre un programme immédiat ne menaçant pas le capitalisme et un programme fondamental plus conséquent, mais peu opérant. Ainsi Marx appréciait le fait que la coalition (le syndicat) devienne aux yeux des ouvriers plus importante que le salaire lui-même, alors que la revendication salariale a motivé la formation de l'organisation³¹. Déjà dans les *Manuscrits de 1844*, Marx remarquait que les réunions d'ouvriers elles-mêmes créaient de nouveaux besoins³². Mais, enfin, on ne sort pas vraiment du démocratisme petit-bourgeois. Il était inévitable que le mouvement ouvrier soit absorbé par le capitalisme, les conditions n'étaient pas encore réunies pour que le but final se précise, ainsi que les moyens pour y parvenir.

À l'intérieur des partis et des syndicats se sont reproduites les divisions du travail telles que celle entre les intellectuels et les manuels, sous une forme spécifique, hors de la production. Cette constatation confirme l'absolue nécessité de commencer à s'en prendre à ces grandes divisions à l'intérieur même du capitalisme: il n'y a aucune recette pour empêcher la dégénérescence des organisations ouvrières.

4. La dialectique

Bornons-nous à quelques remarques en attendant que les phénomènes nouveaux deviennent plus apparents et fassent surgir de "nouveaux" philosophes plongeant leurs racines dans les travailleurs.

³¹ Voir LENINE, *Karl Marx (Brève notice biographique comportant un exposé du marxisme)*, T. 21, Éd. Sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1960, p.71.

³² K. MARX, *Manuscrits de 1844*, Éd. sociales, Paris, 1972, p. 107-108.

Lénine définit brièvement la dialectique: *"La dialectique est la théorie de la façon dont les contraires peuvent être et sont habituellement (dont ils deviennent) identiques – des conditions dans lesquelles ils sont identiques en se changeant l'un en l'autre – des raisons pour quoi l'esprit humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, figés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se changeant l'un en l'autre³³".*

Comment comprendre 1) que des phénomènes différents se succèdent avec des contradictions fondamentales qui changent et 2) que dans la contradiction principale, l'aspect secondaire devient l'aspect principal (exemple classique: bourgeoisie et prolétariat) ?

Prenons d'abord la féodalité. La contradiction principale opposait les serfs (catégorie de paysans) aux propriétaires fonciers (féodaux), la guerre des classes s'est poursuivie pendant plusieurs siècles sans cependant aboutir à la prise de pouvoir par les serfs³⁴. Puis s'est insérée la contradiction entre la bourgeoisie naissante et la féodalité, contradiction par nature moins antagonique et pourtant plus fondamentale historiquement. Ainsi, en cours de route, la contradiction principale a changé (ceci mérite d'être approfondi); il est en tout cas certain que l'aspect secondaire (les paysans) n'est jamais devenu l'aspect principal, alors que le "renversement" s'est bien produit pour une autre contradiction (féodalité et bourgeoisie). Lorsque la bourgeoisie s'est emparée du pouvoir, la féodalité dominée a essayé de restaurer son autorité (la contradiction principale, celle entre la féodalité et la bourgeoisie n'avait pas encore changé) et, ensuite, c'est la contradiction entre la bourgeoisie et la classe ouvrière qui est

³³ LENINE, T. 38, Éd. Sociales, Paris, Éd. du Progrès, Moscou, 1971, p. 107.

³⁴ Voir, par exemple, le récit de la guerre des paysans en Allemagne par F. ENGELS.

devenue principale. À partir de là, les choses se compliquent encore plus.

La prise de pouvoir par les ouvriers en Russie ressemble fort aux tentatives des serfs et des esclaves pour se libérer; la révolution ouvrière a cependant été "plus loin" que les esclaves (Spartacus) ou les serfs (en Allemagne) qui n'ont régné que peu de temps sur une portion relativement étroite du territoire. Leur point faible est pourtant le même: les prolétaires ne parviennent pas à supplanter l'ancienne société, leur projet est égalitariste et ne résiste pas à la réalité des divisions du travail. Par conséquent, et compte tenu de ce qui s'ébauche actuellement, il est plus vraisemblable que la bourgeoisie aura pour principal fossoyeur des couches ouvrières (et leurs alliés) placées dans une situation telles qu'elles ont un statut partiel de non-prolétaire. Il s'ensuit alors qu'il ne suffit plus de considérer seulement la contradiction principale et quelques contradictions secondaires entre d'autres classes. Car ces nouvelles couches formeront-elles une "classe" distincte de la classe ouvrière ? Rien ne permet de l'affirmer, il faudra encore du temps avant de pouvoir répondre à cette question.

L'apparition de nouveaux phénomènes appellent de nouveaux développements de la dialectique et contredit certaines des considérations habituelles. En tout état de cause, on ne peut plus se contenter des notions de "contradiction principale", de "l'aspect secondaire qui devient principal", etc. sans pour autant nier que la dialectique reste une référence quasiment obligée.

Conclusion

Est-ce que notre démarche s'apparente tant soit peu avec ceux qui ont été qualifiés de "révisionnistes" dans les années 60-70 (les communistes rattachés à l'URSS ou communistes orthodoxes) ? Ceux-ci, tout en se présentant comme de fidèles disciples de Marx, d'Engels et de Lénine, déformaient certaines de leurs thèses essentielles. Leur "interprétation"

déviait toujours dans une même direction, dans le sens d'un accommodement avec la bourgeoisie: passage pacifique au socialisme, nationalisation sous le capitalisme, coexistence pacifique ayant la priorité sur l'internationalisme prolétarien, etc. Nous, par contre, nous indiquons clairement que nous nous inspirons de l'essence du marxisme et non de l'ensemble de la théorie prise telle quelle; d'autre part, nous recherchons une rupture plus profonde avec le capitalisme, conformément aux grandes options du marxisme.

Dans quelle mesure pouvons-nous nous revendiquer du marxisme et des couches sociales qu'il représente ? Ici également, il est prématuré de se prononcer de manière définitive, le passage du philosophe Hegel à Marx, de la bourgeoisie révolutionnaire au mouvement ouvrier révolutionnaire, n'est pas comparable. Le marxisme conduit à aménager le capitalisme, en ouvrant parallèlement des voies pour l'accession au socialisme. Par contre, la théorie du socialisme que nous commençons à élaborer vise à s'écarter du capitalisme à l'intérieur même de la vieille société: formellement, on ne quitte pas la classe ouvrière, mais on s'adresse à des couches fort différentes.

Il est intéressant aussi de s'interroger sur nos convergences avec les écologistes. Ces derniers dénoncent le "productivisme" et relèvent que le marxisme prône la croissance rapide de la production, à l'instar des capitalistes. Il est vrai qu'il y a parfois matière à confusion, mais l'orientation générale du marxisme consiste à créer les conditions pour un épanouissement complet des hommes en y soumettant la productivité; en pratique, la productivité a pris plus de place que prévu dans des opérations relevant plutôt du "sauve-qui-peut" (les débuts de l'URSS, par exemple) et, par la suite, en URSS et dans les démocraties populaires, on ne peut même plus parler de tentatives pour construire le socialisme.

Lever les confusions signifie dès lors avancer des objectifs sociaux comme axe de l'activité, en apportant dans l'économie

les transformations adéquates. Ce qui demande une productivité élevée, mais il n'est nullement dit qu'il faudra une course échevelée aux gadgets avec à la clé des gaspillages monstrueux; de toute façon, la production sera contrôlée pour qu'elle serve effectivement à l'épanouissement de l'homme à toutes les étapes. Quant aux écologistes, ils sont amenés généralement à défendre les privilèges de la petite bourgeoisie en prenant l'artisanat ou la petite production pour modèle.

Concluons. Une époque s'achève, celle où le mouvement ouvrier mettait à nu le mécanisme de l'exploitation et la recherche du taux de profit maximum, en exigeant une place dans la société capitaliste lui permettant de tester ce qu'elle promettait comme bien-être. Parfois, le mouvement ouvrier a dû s'emparer momentanément du pouvoir pour réaliser cet objectif. Le marxisme fut l'instrument théorique central de cette époque.

Une nouvelle époque s'ouvre: celle de la rupture définitive avec le capitalisme, celle de l'avènement d'une société résorbant les grandes divisions du travail. Si cette tâche revient toujours en premier lieu au mouvement ouvrier, celui-ci sera composé d'autres couches actives, puisqu'il sera confronté à d'autres tâches.

Nous qui nous situons à la charnière des deux époques sommes dans une situation semblable à celle des utopistes pré-marxistes et définissant le communisme à partir d'éléments à peine perceptibles. Le risque existe aussi pour nous de nous tromper en prenant des voies de garage pour des voies royales. Il n'y pas d'autre bouée de secours que l'analyse de la réalité, que l'intervention dans tout ce qui paraît contenir de nouvelles valeurs, que l'expérimentation de nos conclusions.

Certains regrettent – peut-être inconsciemment – la "ligne politique" qui rassurait à tort. N'est-il pas plus rassurant

d'abandonner ce qui a fait faillite et de confier son sort à ce qui naît ?